L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, DIMANCHE MATIN, 8 MARS 1885. 58ème Année

Dufour, Donnet & Cie.,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 8 MARS 1885.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se adèqua au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

L'Exposition de la Nouvelle-Orléans au loin.

Rien de curieux comme les impressions rapportées au Nord, à l'Ouest, à l'étranger, des visiteurs, retour de la Nouvelle-Orléans, où la curiosité les avait dernièrement attirés ; elles font un singulier, mais bien heureux contraste avec les idées qu'ils s'étaient tout d'abord formées de nous et de notre Exposition. Il y a des réflexions si naïvement erronées, qu'elles en deviennent amusantes ; il y en a qui sont profondément justes et devraient nous servir de leçons. En voici quelques échantillons :

"Le monde entier dit une Revue de Philadelphie, s'attendait à voir la une exhibition avec des murs et une toiture en balles de coton, dans le genre des parapets de coton dont le général Jackson s'était entouré en 1814. Ce qu'il y a de plus difficile à y trouver, ce sont des exhibitions du textile à l'état brut, classées avec ordre, suivant les variétés et les qualités différentes, de façon à permettre à l'industriel, à l'économiste, au savant de faire des études sur la matière première. Le côté faible de l'Exposition est précisément ce qui en a été le principe. L'article a paru si commun, qu'on en a négligé l'étalage.

L'observation est d'une parfaite justesse ; elle a pu nous échapper à nous, né-orléanais, mais elle devrait frapper les étrangers, en arrivant dans la métropole de la région cotonnière, en mettant le pied dans les édifices élevés dans le but de célébrer le centenaire du commerce de ce produit. Le fait est que, si l'on voulait s'en donner la peine, on ramasserait, dispersé dans les magasins de fantaisie et les bazars de la cité du Croissant, sous forme d'élégantes et coquettes petites balles, destinées à servir de souvenirs aux étrangers, plus peut-être du fameux textile qu'il n'y en a dans toute la bâtisse des Etats. Ici, on peutle dire, le Roi Coton est détrôné ; la déchéance est complète, et ce sont ses plus fidèles sujets qui l'ont déposé.

Autre réflexion qu'il ne nous déplaît pas de relever ; elle chatouille agréablement notre amour-propre :

Cette Exposition, dit une autre feuille, a formé un lien sacré nouveau, c'est un puissant facteur destiné à créer l'harmonie entre les différentes populations de l'Union. Le Nord tout entier voulait se rendre à la Nouvelle-Orléans, non plus seulement pour y brasser des affaires, mais aussi et plutôt pour y prendre de l'occasion, dont il fait jusqu'ici de s'y créer des relations sociales de ces faire de nouvelles amitiés. Ni Londres, en 1862 ni Paris en 1878, n'ont su provoquer un pareil élan à leurs visiteurs américains.

Autre citation :

Tous ceux d'entre nous qui avaient assisté, depuis deux ou quinze ans, aux grandes exhibitions de machines et de produits agricoles s'imaginaient ne trouver à la Nouvelle-Orléans qu'une pâle copie de ce qu'ils avaient déjà contemplé ailleurs. Mais tout y a été conçu et construit sur des proportions si vastes, et dans un esprit si large, que cette Exposition surpasse toutes celles qui l'ont précédée. Il n'y a que celle de Philadelphie qui l'est égalée dans quelques unes de ses parties.

On s'est beaucoup, et avec grande raison, extasié sur les superbes concours de la race chevaline qui ont eu lieu, récemment, sur les terrains de l'Exposition.

"Rien n'égale, dit un journal de la Nouvelle-Angleterre la beauté des formes, les splendides proportions des nobles animaux élevés dans les Etats de l'Ouest, et envoyés par le Michigan, par l'Indiana, par l'Illinois, par l'Iowa, spécialement. Il y a là une excellente leçon dont sauront profiter les Etats du Sud ; et les "cracks" de la Nouvelle-Orléans, aussi, nous l'espérons du moins, ajoute-t-il—avec une légère pointe d'ironie.

Le fait est que nos lignes de chemins de fer urbaines, avec leurs mules capricieuses et la lenteur de leur marche, ont laissé dans l'esprit de bien des étrangers un déplorable souvenir. Hâtons-nous de le déclarer—c'est là la seule tache au tableau ; tout le reste est on ne peut plus flatteur pour notre grand concours industriel et agricole.

Les exhibitions des Etats de l'Ouest sont incontestablement une de ses gloires ; elles sont, en effet, magnifiques ; leur incomparable beauté n'a pas échappé à l'examen des étrangers, qui leur rendent un éclatant hommage. Nous ne savons si ces Etats en tireront le bénéfice qu'ils méritent, s'ils réussiront à se conquérir de nouveaux marchés. En tout cas, ils auront donné une grande leçon et un noble exemple.

"Ils ont complètement battu les planteurs du Sud, dont les maigres étalages ont presqu'entièrement disparu sous ces avalanches d'admirables produits des fermes du Nord-Ouest." La réflexion ne tourne peut-être pas tout-à-fait à l'honneur de notre région cotonnière, mais elle est juste, et la conséquence que l'on en tira, c'est que ce concours ouvert en l'honneur du Centenaire du célèbre textile, lui profitera assez peu, tandis qu'il fera les affaires des autres industries, dans toute l'étendue du Sud.

Ce qui a la plus frappé les observateurs et les spéculateurs, ce sont les incalculables richesses forestières et minières de notre section. Ces Etats, disent-ils hautement, ont des minerais et des bois de charpente qui doivent en peu de temps en faire un des plus grands centres manufacturiers et commerciaux du Globe. A partir d'aujourd'hui, voilà leurs produits parfaitement connus ; ils ont trouvé des marchés où ils se placeront bien vite.

Le mouvement industriel a pris, depuis plusieurs années, une rapidité vertigineuse, de l'Ohio et du Missouri au Golfe, du Nouveau-Mexique aux plages de l'Atlantique ; et cette exposition va encore avancer l'œuvre de dix ans.

La Nouvelle-Orléans, en particulier, était retardataire dans la marche progressive de l'humanité ; elle avait plus à recevoir et à apprendre du dehors qu'à lui enseigner et à lui donner. L'Exposition va opérer en elle la plus heureuse des révolutions. Elle brise désormais avec son passé ; elle entre dans une nouvelle vie, cent fois plus active et féconde que l'ancienne, qui va la transformer en une des grandes métropoles commerciales du monde.

En somme, l'Exposition que la Cité du Croissant vient de donner à l'Univers, dissipe tous les doutes sur son avenir et celui du Sud : elle dépasse toutes les prévisions, provoque toutes les admirations, toutes les sympathies, tous les encouragements.

Chose étrange ! c'est dans l'extrême Sud que l'Union a dû se rendre, afin de pouvoir, pour la première fois, apprécier complètement toutes ses ressources agricoles, forestières, minérales et industrielles ; elle lui en saura un gré infini et lui en témoignera sa reconnaissance.

Il nous a semblé extrêmement intéressant de donner à nos lecteurs une idée assez juste des différentes appréciations qui se trouvent dans les journaux de l'Ouest et du Nord sur notre Exposition. Elles sont on ne peut plus favorables. Nous n'avons cherché à forcer la note nulle part, et la plupart du temps, nous nous sommes bornés à reproduire les textes que nous avions sous les yeux.

Champoireau se retire tard de chez un ami, auquel il est venu rendre visite :

—Prête-moi un bougeoir, lui dit-il dans l'escalier.

—Pourquoi faire ?

—Pour m'éclairer en descendant... Je te le rapporterai quand je serai en bas.

Mme Marie Antoinette de Corcia, née en France, le 17 janvier 1816, établie dans l'Etat de la Floride depuis 1832, est morte, le 12 février dernier, à quelques milles de Tallahassee.

Elle était la femme du comte Jean B. de Corcia, qui a servi sous le prince Murat, et la tante de Mme Alida Débat, de la Nouvelle-Orléans.

Le *Weekly Floridian*, auquel nous empruntons ces renseignements, dit que Mme de Corcia fut une épouse dévouée, une femme industrieuse, une bonne voisine, une catholique fervente et une vraie chrétienne.

Le gouverneur a nommé M. Clark W. Besançon juge du vingt-sixième district judiciaire de la Louisiane, en remplacement de M. Michael Hahn, démissionnaire.

M. Besançon remplira ses fonctions en attendant l'élection du successeur de M. Hahn.

L'élection est fixée au 2 juin prochain.

Le *Propagateur Catholique* d'hier :

Nous pouvons annoncer, dès aujourd'hui, à nos lecteurs que Mgr Durier, Evêque-élu de Natchitoches, sera consacré à la Cathédrale le 19 mars, fête de St-Joseph.

La Cérémonie commencera à 9 heures. L'Evêque Consécrateur sera Mgr F. X. Leray, Archevêque de la Nouvelle-Orléans.

Le Sermon de circonstance sera donné par le Rév. Père Feuillette, prédicateur du Carême à la Cathédrale.

Les Conférences de la Cathédrale.

Quand, il y a huit jours, nous rendions, compte du premier sermon du Rév. Père Feuillette, l'éminent prédicateur du Carême dans notre église métropolitaine, il n'en était qu'à son second sermon ; il était à peine connu des fidèles, et, cependant, sa réputation était déjà faite, sa popularité assise, bien qu'il eût débuté dans les conditions les plus désavantageuses, avec un rhume qui aurait éloigné de la chaire tout autre que lui. Mais il y a des félicités heureuses, surtout quand elles sont soutenues par le talent et inspirées par le zèle évangélique.

Donc, il y avait foule, dimanche dernier, à la Cathédrale St. Louis, et c'est au milieu du silence le plus profond qu'a commencé le sermon. On comptait de la part du Père Feuillette, sur une belle conférence ; il a dépassé l'attente générale. Complètement remis de son indisposition, il n'avait plus à maîtriser sa verve, à ménager son organe.

Il est entré plus avant dans le sujet si vaste, si compliqué, dont il avait fait l'exposition, le dimanche précédent ; dérouler le tableau des épreuves dont l'Eglise catholique avait eu à triompher, pour se maintenir intacte, pendant tant de siècles, et atteindre bientôt son dix-neuvième centenaire, plus jeune, plus radieuse qu'à l'époque de ses premiers succès. Ce n'était rien pour elle que de résister aux attaques de la force brutale, qu'elle vienne d'en haut ou d'en bas, que ce soit la main des Césars ou celle du peuple qui s'appesantisse. On sait que la puissance morale—et quelle institution en a jamais été mieux douée que l'Eglise ?—est de tout temps venue à bout de la puissance physique. Le sabre, la hache ont beau frapper l'idée, ils s'y émoussent ; l'idée reste intacte.

La séduction était une épreuve bien autrement dangereuse ; c'était une cause presqu'irrésistible de relâchement. L'Eglise a beau être d'institution divine, il y a chez elle un élément humain ; c'est par là qu'elle est attaquable. La puissance enivre et donne le vertige ; la richesse corrompt et dégrade. L'Eglise pouvait avoir ses excès de pouvoir, qui la tueraient, ses délires de Capone qui l'ayilliraient. Dieu lui envoie de puissants secours : de grands Papes qui la restaurent, des ordres religieux qui la réforment, des persécutions qui la régénèrent. Elle sort victorieuse de cette seconde série d'épreuves.

Mais c'est contre la force intellectuelle que l'Eglise a supporté les luttes les plus redoutables. Ici, elle a persisté être égalée ; c'était l'idée qui livrait bataille à l'idée.

La force intellectuelle nous apparaît sous trois formes ; l'Hérésie, la Philosophie, la Science.

L'Hérésie est celle qui a la première, déclaré la guerre à l'Eglise ; elle date des premiers temps du christianisme ; il n'est pas de siècle, pas de pays, où elle n'ait levé la tête ; elle a toujours succombé ; toujours l'Eglise lui a survécu.

Voyez le Protestantisme. La controlsée est le premier devoir de la polémique religieuse ; mais les faits sont là, que l'on ne peut contester. Que de variations ! Quel morcellement de doctrines ! Impossible de s'y reconnaître ; autant de croyances que de congrégations. La décadence est complète : autant d'imputations dans les efforts que de stérilité dans les œuvres.

Un jour, un esprit supérieur, à la fois grand politique et grand chrétien, essaya de mettre de l'ordre dans ce chaos, de ramener, s'il était possible, à un centre, toutes ces doctrines disparates ; il voulait faire reconnaître la Divinité du Christ par le grand Synode.

M. Guizot fut brutalement éconduit, et il disait avec amertume : ils nous ont mis à la porte, Dieu et moi.

Les philosophes modernes ont été pour l'Eglise de terribles adversaires, mais, divisés entr'eux par les idées, incapables de s'entendre, ils se sont épuisés en efforts individuels et impuissants contre le corps uni et compact du Catholicisme. Voyant leurs raisonnements s'émousser, ils eurent recours à l'arme du ridicule, du sarcasme. Tout le 18me siècle s'était ligué pour abattre l'institution ; il s'affaisse bientôt ; il disparut, ne laissant après lui que les tristes souvenirs de ses incohérences et des désordres intellectuels et moraux provoqués par lui.

Voilà un siècle que la Science s'est mis en tête de prouver la fausseté des récits de la Bible, sur laquelle repose le christianisme. Elle a fait appel à l'astronomie, à la géologie ; elle a fouillé l'histoire et les origines de l'humanité. Un jour, elle s'est aperçue que toutes ses découvertes ne réussissaient qu'à corroborer ce qu'elle s'était donné pour mission d'anéantir, et elle s'est avouée vaincue.

C'est ainsi que l'Eglise a triomphé des ennemis qu'elle a trouvés sur sa route, qui surgissaient dans son sein aussi bien qu'en dehors d'elle, et elle s'est retrouvée plus brillante, plus puissante que jamais : après une jeunesse dont les branches repoussaient plus vivaces, à mesure qu'on les abattait ; vaisseau qui a résisté à toutes les tempêtes ; enclume, —c'est l'expression d'un protestant—qui a usé tous les marteaux.

Tel est le résumé incomplet, aux allures un peu profanes, de ce discours, aussi remarquable par la puissance de la pensée que par l'éclat du style ; il a profondément ému l'auditoire et assuré à la Cathédrale la plus brillante des stations qu'elle ait eues jusqu'à présent.

En 1846—raconte l'Evènement—cédant aux conseils d'une de ses amies, qu'on affirme être Mme Thiers, Mme Tastu se rendit à la Salle des Tuileries. On dansait et elle s'amusait à regarder se distraire la jeunesse qu'elle ne cessa jamais d'aimer. Tout à coup, elle sent une main s'appuyer sur le dossier de son fauteuil, se retourne et aperçoit le roi. Mme Tastu se lève, Louis-Philippe lui offre le bras, et tous deux vont s'asseoir à quelques pas de là. Le roi la complimente sur son talent, s'étonne de ne pas l'avoir vue plus tôt "orner ses salons"—c'était alors une expression à la mode—et demande si elle craindrait, comme on le lui avait assuré, de passer pour une infidèle.

—La fidélité est évidemment une vertu, répondit-elle en souriant, mais elle peut devenir quelquefois un joug.

—A quel moment ?

—Quand elle est condamnée à être ou aveugle ou trompeuse.

—Est-ce le cas ?

—Sans doute, puisque vous êtes le roi.

Louis Philippe ne trouva rien à répliquer et Mme Tastu ne fut plus invitée. Elle était femme à s'en consoler aisément.

Calino s'est mis en tête, depuis quelque temps, d'apprendre l'anglais. Hier, il est devenu rêveur en regardant son dictionnaire.

—Ah ! s'est-il écrié en jurant son épouse d'un air stupide, voilà qui est curieux : en anglais, *water* veut dire eau.

—Eh bien ! a répondu celle-ci, que veux-tu que j'y fasse ?

—C'est qu'alors... *Waterloo*, c'est un pléonasme !

L'IDEE DANS LE DRAME.

A propos de Denise.

Un écrivain chez qui la fusion du lettré et du croyant produit des idées originales, bien que parfois un peu surprenantes pour le lecteur, M. Ernest Hello, veut bien nous communiquer ses impressions à propos de *Denise*. Elles empruntent une importance toute particulière aux convictions catholiques de M. Hello. Comme on le verra, il n'aime pas les restrictions que les critiques les plus bienveillants ont apportées dans leur appréciation sur la puissante comédie de M. Dumas.

[*Le Figaro.*]

Voici la morale du monde,

L'homme dit à la femme : Tombe, ta chute est mon plaisir, mais, quand tu seras tombée, n'attends de moi ni justice, ni miséricorde, je t'abandonnerai, je te mépriserai, j'imposerai même aux autres mon mépris, je le déverserai sur quiconque refuserait de te mépriser comme je te méprise.

En même temps, le monde dit à l'homme :

Trompe les femmes, et moque-toi d'elles. Plus tu en auras trompé, perdu, abandonné, plus je t'estimerai, moi ! Moi qui fais et défais les réputations, je te donnerai les couronnes dont mes mains sont pleines. Si tu allais respecter les femmes, je me moquerais de toi ! Si tu ne les précipites pas dans la ruine, je te renie pour mon enfant. Mais si tu en rencontres une dans l'abîme, et que tu lui tendes la main pour la relever, alors je te maudis. Fais le mal, mais surtout ne le répare pas.

Je me moquerai de ton innocence à toi, comme de sa réhabilitation à elle.

Alexandre Dumas dit à la femme : Ne tombes pas ; mais si par malheur tu es tombée, relève-toi. Ne désespère ni de toi ni de moi. *Le repentir est sérieux, le pardon doit l'être.*

Alexandre Dumas dit au jeune homme:

" La vérité, voulez-vous la savoir ?... " C'est de respecter la première femme " que l'on a connue et aimée, sa mère, " dans toutes les femmes que l'on ren- " contre ensuite, n'importe où on les " rencontre ; c'est de ne pas les faire " déchoir, si elles sont en haut, c'est de " ne pas les abaisser encore si elles sont " en bas ; c'est de s'associer à sa vie, et " pour l'Eternité, qu'une seule femme, " celle qu'on épouse." (*Denise*, acte quatrième.)

Et ce qu'il y a d'assez comique, c'est que le monde lance à Dumas le reproche d'immoralité. Il veut nous faire croire que Dumas encourage la chute des femmes, méprise celles qui restent debout, et réserve son admiration pour les autres.

Le monde voudrait nous faire croire que Dumas dit aux hommes :

—N'épousez que des femmes tombées, les femmes innocentes ne méritent pas vos hommages.

Cette plaisanterie a trouvé moyen de se faire prendre au sérieux par quelques uns. Mais il ne semble que le sujet vaut la peine d'être traité sérieusement.

* * *

Pourquoi, dit le monde, Dumas ne plaide-t-il jamais la cause des femmes innocentes ? Pour une raison bien simple : c'est qu'elles n'ont pas besoin qu'il prenne leur défense. Personne ne les attaque. M. de la Palisse seul pourrait élever la voix et dire :

—Jeunes gens, ne méprisez pas une femme parce qu'elle est pure, et quand vous aurez distingué entre toutes une jeune fille, quand vous aurez résolu de lui donner votre nom, n'allez pas la rejeter parce qu'elle est sans tache. Que sa virginité ne soit pas un obstacle à son mariage ! Que la virginité ne devienne pas pour une jeune fille, une sentence d'excommunication !

M. de la Palisse pourrait parler ainsi. Alexandre Dumas ne le peut pas. Il ne peut consacrer sa vie à proclamer une vérité aussi absolument évidente. Il ne peut enfoncer une porte aussi parfaitement ouverte. S'il appuie plutôt du côté du repentir que du côté de l'innocence, c'est que le repentir a besoin d'avocat, et que l'innocence n'en a pas besoin.

J'entends encore ici le P. Ventura, avec sa bonhomie, soutenir exactement la même thèse.

A propos d'une femme qui avait une tache dans sa vie :—Ne l'abandonnez pas, disait-il, ne la rejetez pas, ne la découragez pas.

Et il ajoutait :

—Je crois à l'espérance, parce que je crois au repentir."

Il est d'assez bon goût, dans un certain monde, de rire des pièces à thèses. C'est exactement comme si l'on riait d'un homme, parce qu'il parle pour dire quelque chose. Le théâtre est une parole, et une parole très retentissante.

Pourquoi donc ce porte-voix parlerait-il pour ne rien dire ? Pourquoi donc l'homme qui a une pensée, et qui dispose du théâtre, ne mettrait-il pas son instrument au service de son idée ?

Est-ce que par hasard le théâtre serait simplement une exhibition de décors et de costumes, de décors brillants et de costumes légers ? Si Alexandre Dumas délaigne ces moyens de succès, s'il aime mieux se servir de la parole pour exprimer sa pensée, vous sentez-vous le courage de lui en faire un reproche ?

Je ne passe pas pour un flatteur ; je passe pour un mécontent, et, dans le fait, je suis un mécontent. J'ai assez critiqué dans ma vie déjà longue, pour avoir le droit de rendre justice.

Oui, oui, le théâtre, qui est une parole, est au-dessus et mille fois au-dessus du théâtre qui est un jeu.

Il est clair qu'une thèse lourdement plaidée serait plus lourde au théâtre que partout ailleurs. Mais de tous les dangers de ce monde, et il y en a beaucoup, c'est précisément celui qui nous menace le moins. Les fers sont croisés, et les éclairs brillent ; Fernand, le mauvais sujet, et Thouvenin sont en présence. Thouvenin, le grand honnête homme. Fernand voudrait se moquer. Mais avec quelle fierté et sanglante ironie Thouvenin l'écrase ! Et comme chacun est remis à sa place ! Et comme le galant vengeur brille d'un bel éclat ! Fernand adore Don Juan. Va pour le commandeur, dit-il, s'il me donne une sensation de plus ! La sensation, toute la vie est là !

" Ah ! je comprends ça, répond Thouvenin ; ainsi un de mes amis, qui était " mouchard, me disait comme vous, dans " un moment d'expansion, qu'il avait " dans cette carrière, encore plus discré- " dités, mais bien plus émoustiqués que " celle de séducteur, qu'il avait, lui aussi, éprouvé des voluptés d'une finesse " inexprimable. Il me disait que quand " il serrait la main d'un camarade, d'un " ami, qu'il le faisait parler, qu'il entrait " dans sa confiance, qu'il surprenait ses " secrets, qu'il allait le dénoncer, qu'il le " voyait surveillé, arrêté, emprisonné, " déporté, sans que l'autre le soupçon- " nât une minute, quand il allait ensuite " le visiter dans sa prison, qu'il assistait " à ses dernières entrevues avec sa femme et ses enfants, qu'il faisait sem- " blant de pleurer avec lui, qu'il seco- " vait les dernières confidences et les " dernières communications de ce mal- " heureux qui ne se doutait de rien, non " ami me disait qu'il avait là des sensa- " tions auprès desquelles les vôtres ne " doivent être que de simples balliver- " nes." (*Denise*, acte premier).

Est-ce de l'esprit ou du génie ? Choisissez. Dans ce cas, quand la sagesse est abritée derrière ces remparts d'ironie et de magnificence, on lui pardonne d'être la sagesse. C'est peut-être parce que le public ne le reconnaît plus, et la prend pour un paradoxe. Cependant elle est toujours la Sagesse. Voilée derrière son audace, elle écrase ses contempteurs.

Le dixhuitième siècle avait dit : l'amour est l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes. Jamais cette définition sacrilège n'avait rencontré sur sa route plus splendide écrasement. Certes, il fallait accumuler sur Denise, pour la rendre digne d'André, les circonstances atténuantes les plus élevées et les plus délicates. Avec quel art elles sont réunies ! Avec quel cœur elles sont exprimées ! Très souvent, dans les œuvres de l'esprit, les pensées élevées rencontrent le froid des hauteurs ; ailleurs, les scènes violentes et humaines inclinent vers la grossièreté du réalisme. Très souvent, l'élévation coûte quelque chose au pathétique, ou le pathétique à l'élévation. Ici, le contraire arrive : la grande scène où Denise fait à André ses aveux est aussi élevée que déchirante et aussi déchirante qu'élevée. Les pensées les plus hautes coulent par torrents, mêlées aux larmes les plus brûlantes. L'honneur et le cœur sont là, fondus en une flamme, consumés sur le même autel.

Le rôle de Thouvenin est superbe. Ce n'est pas la raison froide du chœur antique. C'est la raison émue et tremblante qui a la vérité sur les lèvres et les larmes dans la voix. Les paroles de Thouvenin à André ressemblent au langage de la conscience qui s'incarnerait quelque part. J'ai beau regarder ouvrir toutes ces larmes, je n'y trouve rien d'impur.

J'ai beau écouter Thouvenin et les conseils de sa prudence, je n'y trouve rien de refroidissant. Cette prudence vient du cœur ; elle est chaude comme le sang et vivante comme lui. Dans ces deux derniers actes, où l'on ne respire plus, la respiration n'est pas suspendue par la curiosité, mais par l'émotion, et la noblesse des pensées. Il faut respirer l'air des hauteurs pour verser ces larmes-là. Celles qu'on pleure en bas n'ont pas la même saveur. Un frisson de dignité et d'honneur circule à travers ces tendresses fondantes.

Non ! non ! Personne ne peut craindre sérieusement que la faute pardonnée de Denise entraîne et autorise la chûte d'une femme quelconque. La doctrine du mal irréparable entraîne toutes les fautes, parce qu'elle pousse au désespoir. Le pardon a cela de superbe qu'il réhabilite le coupable, sans réhabiliter la faute ; tout au contraire, c'est lui qui fait sentir la profondeur de l'abîme, parce qu'il est le bras qui relève.

Pour détester le péché, il faut aimer le pécheur. Le monde, lui, déteste le pécheur autant qu'il aime le péché. Il est impitoyable, parce qu'il est corrompu.

Le dénouement du drame est le cri d'André : je ne peux pas ! Il ne peut pas abandonner Denise. Le coup de théâtre est si simple qu'on ne le remarque pas. Ce *je ne peux pas*, ce cri d'impuissance est un acte de force qui brise tous les préjugés et change toutes les destinées. La puissance du cœur est manifestée par ce : *je ne peux pas*. C'est lui qui accomplit tout.

ERNEST HELLO.

Conférences de l'Eglise St.-Augustin.

Qu'avons-nous fait au Père des choses et des hommes pour être traités à l'eau si régulièrement ? Au collège, au moins de mon temps, on nous administrait du pain sec ; et Dieu sait que les pions ne se privaient guère de ce passe-temps. Ce pain sec comprenait toujours de l'eau à discrétion. Ce n'était donc pas intolérable, mais de l'eau et toujours de l'eau, c'est du luxe. Oui, je me sens noyé, et mon hommage à Celui qui devait venir. Le défilé des preuves qui établissent ce fait, est un tableau d'une rare stérilité, mais où l'orateur a jeté des couleurs et des charmes qui captivent et dégnisent parfaitement les sables du désert.

Quand la raison humaine s'arrête à méditer sérieusement cette histoire anticipée de Jésus-Christ, elle demeure confondue. Sont-ce, vraiment, des prophètes ou bien des évangélistes, —c'est-à-dire des historiens, —qui ont écrit cette vie ? Le doute n'est pas possible, pourtant : c'est bien le texte prophétique. Le juif et le chrétien sont étroitement en face armés du même livre. " Le juif porte les livres, dit Pascal, il les aime et ne les entend pas, de sorte que voilà le peuple du monde le moins suspect de vouloir favoriser, qui conserve avec une exactitude incorruptible et sa condamnation et vos preuves."

L'orateur s'empare ensuite des traditions des peuples. Tous les peuples partient par leurs sages et leurs savants. Chacun vient, à son tour et à son heure, confesser sa croyance au Messie futur. Ici, l'orateur s'illumine de toutes les clartés humaines. Il parle comme Confucius, comme Socrate, comme Virgile. Voltaire lui-même n'aurait rien à répondre à cette démonstration, si c'est, comme il l'a fait, de confesser aussi la foi catholique : Jésus-Christ était hier.

La conférence était, d'un bout à l'autre, taillée dans le granit de la logique. Il est digne d'un homme sérieux d'assister à des enfantements de ce genre. Le travail de l'auditeur n'est pas aussi intense qu'on pourrait le croire à distance. Bien sûr, on n'a pas le loisir de rêver à autre chose, si l'on veut suivre le conférencier, mais un mirage enchanteur nous délasse à chaque pas de la route. Les oasis se trouvent à profusion pour continuer et reconforter tous les fatigués.

Je ne me sens pas des ailes pour donner à ce compte-rendu le colori et la vibration méritées. C'est un grand fleuve qui passe, allant vers l'immensité, qui résume tout ce qui tout vient, vers qui tout va. Telle apparaît, sous cette élévation de langage, la grande figure du Christ remplissant le passé du monde.

Lorsque je me mets en face de Jésus-Christ, du le Contemplateur en terminant, lorsque j'ai mes yeux fixés de Jésus-Christ, qui, avant d'apparaître dans le monde et d'y établir son règne, va dans le passé des siècles aussi loin qu'il soit possible d'aller, je pense à ces immenses montagnes, qui n'ont pas moins de profondeur dans les entrailles de la terre que d'élévation vers le ciel, et, les comparant avec les monuments édifiés par la main des hommes, je me dis : "On peut détruire les palais, les citadelles et les pyramides, mais on ne peut détruire les montagnes Rocheuses, les Pyrénées ou les Alpes."

Tel est Jésus-Christ. Que l'humanité le reconnaisse ou le repousse, il a régné dans le passé comme il règne dans le présent, comme il régnera dans l'avenir.

X.

---

37 et 139—Dis moi où tu t'abreuves, je te dirai qui tu es. Eu-écrit il nous suffit de savoir qu'un tel ou un tel est un habitué de ces salons 27 rue Carondelet, et 152 rue du Canal, pour le ranger dans la catégorie des palais fins, des dégustateurs de haute volée. Bien dans ces établissements en fait de vins et de liqueurs qui ne soit de premier choix. De première provenance. A une considération pour tout homme qui entre dans un café : c'est que dans les deux salons en question, il ne va que l'élite de la population.

Le Journal des Débats :

L'Assistance publique a publié, récemment, les *Renseignements statistiques sur la population indigente en 1883.*

Voici un fait qui, jusqu'à présent, n'a pas pain éveiller suffisamment l'attention.

Sur 1,000 indigents inscrits aux bureaux de bienfaisance, on compte :

226, 6 nés à Paris
706, 994 nés dans les départements;
67 nés à l'étranger.

1,000

Les indigents nés à Paris ne comptent que pour un cinquième dans l'ensemble des indigents ; les Français nés hors Paris comptent pour plus des sept dixièmes de la population indigente ; les étrangers comptent presque pour un dixième.

Maintenant, sur 1,000 étrangers résidant à Paris comptent appartiennent à chaque nationalité :

Belges	278
Allemands	190
Italiens	132
Suisses	127
Anglais	66
Hollandais	56
Russes	85
Autrichiens	30
Espagnols	22
Nationalités inconnues	66
	1,000

Sur 1,000 étrangers inscrits au contrôle des bureaux de bienfaisance, combien appartiennent à chaque nationalité :

Allemands	407
Belges	356
Hollandais	72
Italiens	51
Suisses	47
Russes	25
Anglais	10
Espagnols	7
Autrichiens	5
Nationalités inconnues	20
	1,000

D'après ce tableau, les Allemands, qui sont seulement au nombre de 190 sur 1,000 étrangers, atteignent le chiffre de 407 sur 1,000 indigents : presque la moitié.

Le 20me arrondissement, sur 1,425 Allemands, en compte 569 inscrits au bureau de bienfaisance, soit 40 0½ ; le 12e, sur 774 Allemands, en compte 283 inscrits, près de 39 0½.

Décédé hier, à l'âge de 78 ans, FRANÇOIS KROLL, professeur de musique natif de Mirecourt, département des Vosges, France. Ses parents et amis sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu cette après midi, à 3 heures précises. Le corps est exposé coin des rues Perdido et Liberté.

De la part de sa veuve et de ses enfants. Les journaux de Mirecourt sont priés de reproduire cet avis.

Décédé à la paroisse St. Charles Louisiane le mercredi 4 mars 1885, JUGETTE LA BRANCHE MARTIN, âgé de 30 ans. Fils de feu docteur Edmard Martin, et de feue Aimée Labranche.

Décédé à la Havane, Cuba, jeudi, 5 mars 1885, SAMUEL R. STEWART, natif de la Nouvelle-Orléans, à l'âge de 41 ans, fils de NISIDA GUEL et de feu SAMUEL STEWART.

Avis sera donné plus tard du jour des funérailles.

7mars—2f

B. TREMOULET,

Rue Bourbon, No 7, vis à vis la Poste

Vins de Bordeaux des meilleurs crûs, rouge de maisons de premier ordre.
Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq, etc.
Porto de Sandeman & Co, Offley, Cramp & Forrester.
Champagne de toutes marques en round.
Vieux Whiskies, Cognacs, Rums, Genièvres, etc.
Vins de Californie de toutes sortes.
Vin de St-Vincent véritable, etc, etc, etc

AUX PLUS BAS PRIX.

Salle de la Société de Bienfaisance Mutuelle du Pélican.

Séance régulière mensuelle

LUNDI, 9 mars 1885, à 8 heures p. m., à la Salle No. 51 rue Bienville.

A. L. TISSOT, Président.
H. MESSONNIER, Secrétaire. 8mars—1f

Soumissions.

Bureau de la Compagnie du chemin de fer de la ville de la Nouvelle-Orléans et du Lac.
No 102 rue du Canal (au second)

La Compagnie du chemin de fer de la ville de la Nouvelle-Orléans et du Lac reçoivent jusqu'au 25 mars 1885 des soumissions cachetées pour la location, pendant trois ans, du privilège dont jouissent en ce moment les MM McCLOSKEY et PAVILLON DE WEST END, de vendre du SODA WATER, des EAUX MINERALES, du MEAD, des CRÈMES A LA GLACE, du CANDI et des GATEAUX.

La Compagnie se réserve le droit de rejeter les soumissions.

Le loyer datera du 1er avril 1885.

J. A. WALKER,
8 mars—au 25 mars Président.

A louer.

LA MAISON No 97, rue du Quartier, près Bourbon, venant d'être complètement restaurée. S'adresser au No 94 rue de l'Esplanade.
7 mars—1f.

Pour la Saison! Pour la Saison!

Il vient d'être reçu un bel assortiment de

DENTELLES et de BRODERIES
DE TOUS GENRES.
—AUSSI—
Cravates-Dentelle, Cols et Tidies
EN GRANDE VARIÉTÉ.

L'attention des messieurs est appelée sur mon assortiment complet de choix d'articles de toilette pour messieurs tels que : Chemises, Cols Cravates, Lingerie de dessous, Bonneterie, à des prix comme jamais on n'en a exigés.

VENEZ VOIR PAR VOUS MÊMES.

Pas de peine à faire voir les Marchandises.

H. F. ONNEN,

Coin des rues Royale et St. Louis, (au dessus de l'Hôtel Royal)
Et 45 Rue des Ursulines, près Chartres
7mars—

LISEZ
Le Canadien des Etats-Unis,
Le plus grand journal hebdomadaire de langue française de New-York.
Revenie TOUS LES LUNDIS, A MIDI, chez M. PELLAND, coin de Chartres et Bienville, et chez M. FOURNIER, 154 rue Royale.
Le numéro 5 cents.

DUPLEIX — Agence générale d'affaires — Natchitoches, Louisiane. Demandes année d'expérience, sérieuse par cette agence, offre au commerce et aux étrangers de grandes facilités pour ventes ou achats de propriétés, placement de capitaux en produits. Collections—renseignements de quelque nature qu'ils soient, recevront une attention prompte et spéciale. Correspondance échangée en Français, Anglais, Espagnol et Allemand. 6mar—

Compagnie d'Assurances
—DES—
Factors and Traders
49...RUE CARONDELET...49
Nouvelle-Orléans.

Capital comptant $700.000

EMISSION DE POLICES SUR RISQUES D'INCENDIE, DE RIVIÈRES ET DE MERS.

MM. A. PALFERY, Président.
JOHN PHELPS, Vice-Président.
T. F. WALKER, Secrétaire.

Succursales:
M. W. A. VALLOUT, 5 rue Ste Anne et 606 rue des Magasins, est autorisé à prendre des risques d'incendie pour notre Compagnie.
T. F. WALKER,
24fév—1m PP Secrétaire.

LA CREOLINE,
[—OU—
La liqueur Malakoff des dames et des familles.
ALPHONSE WALZ,
24 et 26 rue Conti,
Seul propriétaire-vendeur

FORT ESPAGNOL.
ORCHESTRE TYPIQUE MEXICAIN.
MATINÉE, TOUS LES JOURS, A 2:30 P. M.
On a la vue gratuite de Neuf Caïmans Monstres. Le Restaurant est ouvert.
8 mars—

GRANDE
Neuvième Fête Champêtre Annuelle